



Les Frères des Écoles chrétiennes dans l'Est du Québec

Nive Voisine

Volume 58, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006881ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006881ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Voisine, N. (1992). Les Frères des Écoles chrétiennes dans l'Est du Québec. *Études d'histoire religieuse*, 58, 49–58. <https://doi.org/10.7202/1006881ar>

Les Frères des Écoles chrétiennes dans l'Est du Québec

Nive VOISINE
Université Laval

Arrivés à Montréal en novembre 1837, les Frères des Écoles chrétiennes s'installent bientôt dans plusieurs villes du Canada et des États-Unis: Québec en 1843, Trois-Rivières en 1844, Baltimore en 1845, New York en 1848, St.Louis en 1849, Toronto en 1851 ..., puis, à partir de 1849, ils acceptent d'ouvrir des écoles dans de plus petites villes ou des villages, comme Beauharnois et Sorel. C'est à ce moment qu'ils commencent à essaimer sur la rive sud du Saint-Laurent, de Lévis à Rivière-du-Loup: Saint-Thomas de Montmagny en 1849, Saint-Louis de Kamouraska en 1850, L'Islet en 1853, Lévis la même année et, finalement, Fraserville, ou Rivière-du-Loup, en 1886.

Qui sont-ils ces hommes habillés étrangement — avec leur long manteau, leur rabat blanc et surtout leur tricorne — que certains confondent encore avec les Frères de la Doctrine chrétienne ou appellent «Ignorantins¹»? Quel rôle vont-ils jouer dans cette région rurale de l'est du Québec où on les a appelés très tôt?

I. L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes

Les Frères des Écoles chrétiennes arrivent au Canada riches d'un passé d'un siècle et demi et d'une expérience multiforme.

C'est à Reims, en 1680, que Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719) commence à rassembler autour de lui des maîtres pour les «écoles de cha-

¹ Le terme «ignorantins» n'a pas nécessairement une connotation péjorative: même Mgr Jean-Jacques Lartigue, de Montréal, l'emploie! Il provient sans doute de l'épithète «Yontains» (frères de Saint-Yon, près de Rouen), d'après une célèbre maison lasallienne. Le terme prend cependant une teinte péjorative très marquée chez les adversaires des frères depuis Voltaire et les Philosophes du XVIII^e et particulièrement au XIX^e (Yves Poutet, *Le XVII^e siècle et les origines lasalliennes*, Rennes, Imprimeries réunies, 1970, II, p. 59).

rité» (donc gratuites) et qu'il leur inculque une pédagogie originale, qui est une géniale synthèse de plusieurs courants et expériences de l'époque. Très lentement, sous sa direction — il est à la fois supérieur du groupe et directeur spirituel —, va se développer une «communauté», qui deviendra finalement «la première société religieuse qui ait consenti à se dévouer uniquement à l'instruction des petits garçons de la classe populaire²». Du vivant du fondateur, elle essaime de Reims à Paris (sur la paroisse Saint-Sulpice), puis dans plusieurs provinces de France et même de Rome; elle manque de très près une fondation en Nouvelle-France en 1718³. La congrégation installe sa maison mère à Saint-Yon, près de Rouen, où elle ouvre son premier pensionnat et expérimente un nouvel enseignement secondaire. Quand Jean-Baptiste de La Salle meurt en 1719, l'Institut est si bien établi qu'il recevra la reconnaissance officielle de l'Église (et de l'État) par la bulle «In apostolicae dignitatis solio» de Benoît XIII, en janvier 1725.

Les lettres patentes romaines fixent de façon définitive les grandes lignes du projet lasallien. Les frères doivent «instruire les enfants, principalement les pauvres, de ce qui concerne la manière de vivre honnêtement et chrétiennement» et, pour cela, ils s'engagent à enseigner gratuitement et à ne recevoir «ni argent ni présents offerts par les élèves ou par leurs parents». Ils doivent être «associés pour tenir les écoles» et au nombre d'au moins deux pour chacune d'entre elles. Aucun ne doit ambitionner de devenir prêtre et, pour éviter les tentations, les *Règles communes* précisent que les frères ne pourront apprendre ni enseigner le latin, ni même garder dans leurs maisons «aucun livre qui soit purement latin sinon pour des livres d'Office⁴». Ils prononcent des vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, mais aussi de stabilité dans l'Institut et d'enseigner gratuitement les pauvres⁵.

Ce document fondamental non seulement approuve la nouvelle congrégation fondée par Jean-Baptiste de La Salle, mais appuie de l'autorité romaine les nombreuses innovations que le fondateur avait imposées de peine et de misère et que ses successeurs pourront développer. Elles constituent les assises mêmes de la pédagogie moderne. Jean-Baptiste de

² Georges Rigault, *Histoire générale de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, I, Paris, Plon, 1937, p. 170.

³ Nive Voisine, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, I: La conquête de l'Amérique, 1837-1880*, Québec, Anne Sigier, 1987, pp. 30-33.

⁴ «Règles Communes de l'Institut des frères des Écoles chrétiennes», 1705, f.59v-60r, dans *Cahiers lasalliens*, 25, p. 94.

⁵ «Bulle de N. S.-P. le pape Benoît XIII approuvant les règles de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes», 1725, dans *Règles des Frères des Écoles chrétiennes*, Paris, Maison-Mère, 1901, pp. V-XVIII.

La Salle les a explicitées dans toute une série d'ouvrages qu'il a légués à ses frères et surtout dans la *Conduite à l'usage des écoles chrétiennes*, «le livre fondamental du Frère en tant que pédagogue, «la Charte» qui lui dictait tous ses devoirs, qui lui interdisait les fantaisies individuelles, les essais aventureux, la moindre velléité d'arbitraire en matière d'éducation et d'enseignement⁶».

L'enseignement lasallien innove en mettant de l'avant deux règles capitales: la priorité de la langue maternelle, la simultanété. L'initiation à la lecture ne se fait plus en latin, mais dans la langue de l'enfant; pour sa part, Jean-Baptiste de La Salle a rédigé en français ses alphabets, ses catéchismes et ses autres manuels de grammaire, d'arithmétique et de religion. L'enseignement simultané remplace l'enseignement individuel et permet d'instruire de grands groupes: le maître divise ses élèves en sections de même force et, pendant qu'il donne la leçon à une section, il fait étudier les autres, avec le temps, cette méthode devient mutuelle (quand des élèves-moniteurs donnent les leçons) et, chez les Lasalliens, simultanée-mutuelle ou mixte (le maître donne des leçons alternativement à chaque section et fait donner des répétitions ou des leçons par des moniteurs)⁷.

Parmi les autres innovations qu'on doit à Jean-Baptiste de La Salle, il y a d'abord les écoles normales. Le premier, il inaugure, sous le nom de «séminaire des maîtres de la campagne», une maison de formation qui prépare des instituteurs laïques pour les écoles des bourgs et villages. Il y a aussi l'enseignement secondaire moderne, où il remplace le latin et le grec par un programme scientifique renforcé. La première expérience en est faite à Saint-Yon.

De plus, De La Salle crée des écoles professionnelles pour les futurs agriculteurs, commerçants, industriels ou artisans. Il ouvre la première école d'arts et métiers à Paris en 1699. Saint-Yon continuera l'expérience, de même que plusieurs maisons lasalliennes. Enfin, il crée des cours pour adultes. Il s'adressent d'abord aux ouvriers et aux apprentis qui veulent perfectionner leur savoir. Inaugurés à Paris en 1698, ils deviendront l'une des caractéristiques de l'école lasallienne à travers le monde.

Bref, perfectionnement des méthodes pédagogiques et création d'institutions scolaires réclamés par les progrès de la vie économique et sociale, telles sont les grandes initiatives lancées par saint Jean-Baptiste de La Salle et que ces disciples s'efforceront de poursuivre et de déve-

⁶ Rigault, *op. cit.*, p. 562.

⁷ *Conduite à l'usage des écoles*, Versailles, Beau, 1870, pp. 10-11.

lopper sur les cinq continents. Ce qui permettra à Ferdinand Buisson d'écrire dans son *Dictionnaire de pédagogie*: «Les Frères des Écoles chrétiennes ont transformé les méthodes de l'enseignement primaire; c'est à eux que revient l'honneur d'avoir, les premiers, osé faire pénétrer dans les écoles populaires des procédés rigoureusement scientifiques⁸».

Il ne faut donc pas s'étonner de voir les autorités montréalaises faire appel à eux dans les années 1820-1830. Pour instaurer un système d'écoles confessionnelles et mieux assurer le contrôle de l'Église, Mgr Jean-Jacques Lartigue voudrait confier la formation des maîtres aux Frères des Écoles chrétiennes. Pour sa part, le supérieur des sulpiciens, Joseph-Vincent Quiblier, songe davantage à leur confier les écoles de quartiers, les «petites écoles», pour mieux scolariser les centaines d'enfants qui se perdent dans les rues. L'un et l'autre ne verront se réaliser qu'une partie de leur projet: les Frères des Écoles chrétiennes ne seront pas appelés à diriger une école normale à Montréal, mais ils donneront une certaine formation pédagogique, individuellement ou par groupes, à des religieuses et à des laïcs (surtout ceux qui quittent la communauté après quelques années); les Lasalliens ouvrent et dirigent plusieurs écoles primaires à Montréal, tout autant pour les catholiques anglophones que francophones, mais ils sont graduellement appelés à se confiner aux classes supérieures (primaire supérieur, secondaire ...), devant parfois confier les classes inférieures à des laïcs. Et surtout leur expansion rapide ailleurs au Canada et aux États-Unis (jusqu'en 1864 au moins) draine des effectifs — et parfois les meilleurs — que Montréal se plaint de voir partir, alors que ses besoins se multiplient. L'Est du Québec est une des premières régions à subir l'influence des Lasalliens.

II. L'action des Frères des Écoles chrétiennes dans l'Est du Québec

Cette action varie évidemment selon la durée de leur implantation dans les diverses paroisses.

A. Brefs séjours à Kamouraska et à Lévis

Les frères ne séjournent que quelques années à Saint-Louis de Kamouraska et à Lévis. Trois frères arrivent à Kamouraska en 1850 et prennent la direction de l'école paroissiale qui dépend de la commission scolaire. Des 90 élèves qui se présentent alors, quelques-uns viennent

⁸ «L'apport pédagogique de S.-J.-Baptiste de la Salle et son Institut», dans *Le Saint-Laurent*, 13 mai 1948.

des paroisses environnantes et, deux ans plus tard, il faut s'organiser pour les faire manger et coucher dans la maison des frères. Mais, en mars 1853, un incendie met fin à l'expérience et oblige à déménager les classes dans un couvent, puis dans la sacristie et enfin dans une maison particulière. Des critiques s'élèvent, voire même certains soupçons (le frère directeur aurait pu mettre le feu à la maison ...). La politique s'en mêle et la clientèle fond à vue d'oeil. Finalement, les frères, n'ayant pas «le nécessaire pour vivre», quittent les lieux, le 8 avril 1857⁹.

Leur séjour est tout aussi court à Lévis, mais il permet de préciser ce qu'ils peuvent offrir à la population d'une région. Appelés par le curé Joseph-David Déziel pour prendre charge du collège qu'il a bâti, les frères ouvrent leurs classes et un pensionnat en 1853. Mais une ambiguïté subsiste. Le curé et les citoyens veulent ouvrir un collège commercial en attendant d'avoir la population nécessaire pour un cours classique. Les Lasalliens, quant à eux, proposent un cours, qui est à la fois un cours commercial proprement dit; un cours professionnel avec enseignement de l'agriculture, de notions générales sur les divers genres d'industries, de notions d'astronomie, de navigation et d'arpentage; un cours général qui peut conduire au cours classique. Le *Prospectus* de 1853 est très clair sur ce dernier point:

Les enfants que les parents destinent aux classiques pourraient y passer avantageusement leurs premières années. Ces jeunes élèves formés de bonne heure à une exacte discipline, accoutumés dès leur enfance au régime et au travail d'une maison d'éducation et ayant surmonté les premières difficultés de l'étude réussissent facilement dans une enseignement plus élevé.

Le collège fonctionne bien pendant les premières années et s'attire des éloges. Mais, bientôt, les parents s'aperçoivent que leurs fils, qui s'inscrivent au Séminaire de Québec, sont placés dans les basses classes (parce qu'ils n'ont pas fait de latin et de grec) et y perdent leur temps. Ils font connaître leur déception; d'autres critiques commencent à circuler et la clientèle diminue, compromettant par le fait même la rentabilité de la maison. Le seul remède étant l'enseignement des langues classiques, les frères quittent en 1860 et sont remplacés par des Messieurs du Séminaire de Québec. Dans le cours laps de temps de leur présence à Lévis, ils ont eu le temps de former des personnalités célèbres, dont Louis Fréchette¹⁰.

⁹ Nive Voisine, *op. cit.*, pp. 95-97.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 97-103.

B. Longue implantation à Montmagny, L'Islet et Rivière-du-Loup

Les frères travaillent plus de 30 ans à Saint-Thomas de Montmagny, où ils dirigent l'Académie Saint-Thomas qui est une école paroissiale sous la juridiction de la commission scolaire. Appelés en 1849, ils offrent un cours commercial et ouvrent plus tard un pensionnat; plusieurs élèves se dirigent vers le noviciat de Montréal. C'est à peu près tout ce que nous savons de cette communauté, sauf pour les multiples démêlés qu'elle a avec le curé et les commissaires et qui aboutissent à sa fermeture en 1880¹¹.

En revanche, c'est à L'Islet et à Rivière-du-Loup que nous pouvons toucher du doigt le rôle des Lasalliens dans de petites localités. D'une part ils arrivent à l'Islet-sur-mer en 1853 et prennent charge d'une école élémentaire, qui devient académie en 1871 et collège industriel en 1873. Ils y demeurent jusqu'en 1967, sauf un court intermède de 1932 à 1938¹². D'autre part, Rivière-du-Loup est, avec Montréal, Québec, Trois-Rivières, Toronto et Ottawa, une des villes où l'influence des frères est la plus forte. Arrivés en 1886 pour diriger le collège Saint-Patrice, ils prennent charge de l'éducation des garçons dans les deux autres paroisses de Saint-François-Xavier (1911-1965) et Saint-Ludger (1911-1966), en plus d'assurer l'enseignement moderne (général, commercial et scientifique) à l'école Monseigneur-Taché (1948-1966). Depuis leur départ de l'école Roy en 1970, ils assurent l'enseignement à titre individuel et un service de pastorale. En 1986, on a calculé que 610 frères avaient travaillé à Rivière-du-Loup pendant les cent premières années de leur présence¹³.

Dans ces deux localités comme ailleurs, les Frères des Écoles chrétiennes jouent surtout un rôle primordial dans le domaine de l'éducation. Ils offrent d'abord une école ouverte aux gens ordinaires. Alors que les collèges classiques s'adressent le plus souvent à une élite, l'école des frères est publique et ouverte à tous, tout en permettant de hausser le niveau des études (école modèle, académie, puis cours primaire supérieur). De plus, grâce à l'ouverture d'un pensionnat — à L'Islet, mais non à Rivière-du-Loup —, les garçons des rangs et même des paroisses voisines peuvent jouir des mêmes privilèges. Au gré des besoins et des demandes, les frères offrent aussi des cours du soir aux adultes. A Rivière-du-Loup, par

¹¹ *Ibid.*, pp. 93-94.

¹² *Ibid.*, pp. 103-104; *Centenaire du Collège de L'Islet, 1853-1953*, 112 pp.

¹³ *Album souvenir du centenaire des Frères des Écoles chrétiennes à Rivière-du-Loup, 1886-1986*, 124 pp.

exemple, on tente l'expérience en 1907-1908, mais pour un temps très court. On y ouvre d'abord quatre classes du soir. Elles

étaient surtout destinées à enseigner la langue anglaise aux jeunes gens qui avaient quitté l'école et qui désiraient se perfectionner dans cette langue. Dès le début, au-delà de 200 élèves furent inscrits, mais peu à peu ce nombre diminua rapidement et deux classes furent supprimées à la fin de janvier.

Les cours ne durent que l'année courante et ne sont pas repris «faute d'encouragement de la part de l'assistance¹⁴».

Dans leurs écoles, les frères proposent des programmes liés aux besoins de la région. Le frère Marie-Victorin l'a bien vu en 1937: «C'est en s'adaptant, en se moulant sur les contours des besoins matériels et spirituels du populaire de nos villes et de nos villages importants, que les Frères enseignants en sont venus à créer un type d'enseignement primaire¹⁵». Il est, pendant longtemps, à tendance utilitaire, comme le font bien voir les prospectus des diverses maisons: l'Académie commerciale Saint-François-Xavier de L'Islet «prépare les jeunes gens aux carrières commerciales, et à divers emplois dans les administrations particulières ou publiques»; le Collège de Notre-Dame de Lévis veut «former la jeunesse [...] aux divers besoins de la vie agricole, commerciale et industrielle».

Au coeur de cet enseignement est le cours commercial, qui est la spécialité des Lasalliens, puis des autres communautés de frères. Il se veut d'abord une initiation aux affaires par des études sur la correspondance commerciale, la tenue des livres, les lois du commerce, la géographie commerciale et, bien sûr, la sténographie et la dactylographie; elle est élémentaire, moyenne ou supérieure selon le nombre d'années qu'on y consacre. Mais, à partir de 1876 tout spécialement, les Lasalliens recherchent la formation d'hommes d'affaires, grâce à un programme commercial enrichi d'un enseignement des sciences (physiques, chimiques et naturelles) et de connaissances générales (la philosophie, par exemple). Un *Règlement général pour les collèges commerciaux et industriels des Frères des Écoles chrétiennes* décrit l'enseignement et les méthodes qui atteignent leur perfection au Mont-Saint-Louis de Montréal et à l'Académie commerciale de Québec. Les petits collèges, comme Saint-Patrice de Rivière-du-Loup à partir de 1912 et Saint-François-Xavier en 1919, et plus encore l'Académie Saint-Paul de 1938 à 1945, participent à leur niveau à cette tradition.

¹⁴ *Historique de Saint-Patrice, Rivière-du-Loup*, pp. 6-7, Archives des Frères des Écoles chrétiennes du district de Québec (AFECQ), 16dA4.

¹⁵ *L'oeuvre d'un siècle*, Montréal, Les Frères des Écoles chrétiennes, 1937, p. 34.

Il ne saurait être question de décrire toutes les richesses de ce cours commercial des frères. Il faut noter spécialement l'accent qu'il met sur l'enseignement de l'anglais, langue nécessaire dans le monde des affaires et exigée par les parents. Plusieurs y voient, cependant, un danger pour les Canadiens français et engagent un virulent débat en 1919-1920. Mgr François-Xavier Ross, les membres de l'Action française, Olivar Asselin, entre autres, accusent les frères de contribuer à l'anglicisation des jeunes et à la désertion des campagnes: «Nous ne croyons pas qu'il y ait jamais eu dans la Province de Québec, de plus puissant agent d'anglicisation et de corruption de notre langue que ces collèges commerciaux» (*Mémoire de l'Action française*); «Ce système des écoles commerciales n'a pas peu contribué à aggraver la désertion de la terre en drainant vers la carrière commerciale les enfants des cultivateurs les mieux doués, qui n'ambitionnaient pas de suivre le cours classique» (Mgr Ross). On condamne donc les frères, parfois d'ailleurs de façon plus ou moins injurieuse: «Ces écoles sont entre les mains de Frères vertueux et bien intentionnés, sans doute, mais bornés, illettrés [...]» (Olivar Asselin). Au dix-neuvième siècle, on parlait d'ignorantins [...] La riposte vient surtout des amicales des frères qui reçoivent l'appui de plusieurs journaux¹⁶.

Aux matières proprement commerciales s'ajoutent, à peu près partout, des enseignements liés aux besoins d'une région. Ainsi, on enseigne l'agriculture à Arthabaska et la télégraphie à Rivière-du-Loup (pour les futurs employés des chemins de fer). A L'Islet, l'enseignement maritime s'est développé d'une façon exceptionnelle, au point qu'on parle du collège comme de la première école de pilotage du Québec. Elle est surtout l'initiative du frère Sixtus-Joseph (1843-1914), natif de Montmagny. Il demeure à L'Islet de 1877 à 1893 et donne un essor à l'enseignement de l'arpentage et de la télégraphie, complété par des leçons de mathématiques, de comptabilité, d'arpentage et d'hydrographie. Ces matières aident à préparer l'examen nécessaire à l'obtention d'un permis de navigation qu'il faut aller chercher au bureau des douanes à Québec. On a calculé, en 1953, que plus de 90 capitaines, pilotes et officiers de marins sont passés par L'Islet, dont quelques-uns, comme Elzéar Bernier et Ernest Caron, sont devenus célèbres.

Enfin, il ne faudrait pas oublier l'accent tout spécial sur les sports, la gymnastique et la formation «militaire» par les corps de cadets (avec costumes, tambours et clairons).

¹⁶ L'Association de La Salle, *Allumez vos lampes s'il vous plaît!!!*, 1921, 111 pp. Les citations sont tirées de cette brochure.

Le rôle des frères est tout aussi important dans le domaine religieux, où ils sont les premiers collaborateurs du clergé paroissial. En plus de se spécialiser dans l'enseignement religieux à l'école¹⁷, les Lasalliens s'occupent, à peu près partout, de la formation et de la surveillance des enfants de chœur; la mémorisation des formules latines demande à elle seule bien des heures de travail!

Dans les paroisses où enseignaient les Frères, Messieurs les Curés ne manquaient pas de solliciter leur collaboration afin de rendre plus solennels les offices religieux. Qui n'a pas vu cette longue file de garçons, revêtus d'une soutane noire et d'un surplis blanc, faire leur entrée au chœur, en rangs bien ordonnés — tels des angelots — au début des cérémonies des fêtes de Noël, de la Semaine Sainte, de Pâques, de la Fête-Dieu, au son des grandes orgues, à l'édification de l'assemblée des fidèles recueillis?

A voir évoluer ces jeunes autour de l'autel, on se rendait compte qu'ils avaient déjà le sens du sacré: tenue correcte, démarche posée, rien de guindé dans leurs révérences, pas de précipitation dans la récitation des prières. Qu'il en avait fallu des heures et des heures pour mémoriser les réponses latines! Que les anciens servants se remémorent la prière *SUSCIPIAT* qu'ils devaient répondre après *ORATE FRATRES* que le célébrant adressait à la foule¹⁸.

D'autres frères s'occupent de la chorale:

A la tribune de l'orgue, un autre groupe de jeunes, longuement exercés, unissaient leur voix «angélique» à celle des messieurs dont le dévouement assurait la continuité et la beauté des offices dominicaux. Parmi ces derniers, des têtes couleur argent étaient autrefois du côté de la «Petite Maîtrise» comme ils se plaisaient à l'appeler. Ceux-ci avaient passé toute une vie au service du chant liturgique. Leur dévouement et leur fidélité devenaient un stimulant pour les jeunes et des modèles à imiter pour le Frère en charge de ces jeunes chanteurs. Dans les chorales d'hommes de 1986, certains anciens se rappellent le temps où ils étaient choristes¹⁹.

Il faut enfin noter les dévotions particulières que les frères développent chez les jeunes. Celle d'abord du saint fondateur, dont on célèbre la fête chaque année et dont on essaie de développer le culte en paroisse (qu'on songe aux cérémonies qui ont accompagné la béatification et la canonisation de Jean-Baptiste de La Salle en 1900). L'Institut met aussi l'accent sur ses deux grands patrons: le Très Saint Enfant Jésus, dont une archiconfrérie embauche le plus de jeunes possible, spécialement en vue des vocations, et saint Joseph, dont plusieurs frères se feront les hérauts dans leurs écoles. Et il faudrait ajouter les associations qu'on rencontre dans beaucoup d'écoles ou de pensionnats: la congrégation de la Sainte

¹⁷ Nive Voisine, «Les Frères des Écoles chrétiennes et l'éducation de la foi», dans Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, *Sessions d'étude*, 56 (1989), pp. 63-83.

¹⁸ *Album souvenir...*, p. 105.

¹⁹ *Ibid.*

Vierge pour les plus vieux, la société du Sacré-Coeur et, plus tard, la croisade eucharistique de la JEC.

Ce rapide coup d'oeil s'arrête au seuil de la Seconde Guerre mondiale (c'est pourquoi il n'a pas été question de certaines fondations des années 1950) et il ne donne qu'un premier aperçu de l'action des Frères des Écoles chrétiennes dans l'Est du Québec. Après 1945, le développement du primaire supérieur et du secondaire public assureront une présence de plus en plus importante des frères, à Rivière-du-Loup tout particulièrement.

Ce que les Frères des Écoles chrétiennes ont fait à Kamouraska, Lévis, Montmagny, L'Islet et Rivière-du-Loup, d'autres communautés religieuses d'hommes et de femmes l'ont accompli dans ces mêmes localités ou dans d'autres. Parler de l'une d'entre elles, c'est déjà laisser entrevoir l'immense apport des frères et des soeurs au développement de l'éducation et de la religion.